Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 33 (1985)

Artikel: Œuvres inédites ou peu connues de Pierre-Louis Bouvier
Autor: Santa, Elisabeth della
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728477

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Œuvres inédites ou peu connues de Pierre-Louis Bouvier

Par Elisabeth della SANTA

Toute biographie consacrée à un artiste, si incomplète soit-elle, suscite les réactions de ses lecteurs occasionnels. Il en résulte des fruits utiles puisque, peu à peu, sont révélées des œuvres jusque-là enfouies dans les collections privées. En outre, les antiquaires, les experts et les organisateurs de ventes publiques se mettent en chasse, et l'on voit apparaître, sur le marché, des œuvres dont les possesseurs ignoraient la valeur ou la signification.

Depuis 1978, année où j'ai consacré à mon trisaïeul, Pierre-Louis Bouvier, une plaquette biographique et un album de planches[1], plusieurs miniatures portant sa signature ou d'autres, d'attribution certaine, m'ont été signalées, et j'en ai souvent obtenu les photographies. Il m'est agréable de pouvoir les présenter aujourd'hui.

1. P.-L. Bouvier. Portrait en miniature de M. Jean Boué. Signé. Hambourg, vers 1798. Collection particulière, Allemagne.

En juin 1981, M. Peter Boué, de Hambourg, me communiquait la photographie, en couleurs, d'une très belle miniature que possède sa sœur (fig. 1). Ce document de famille est un admirable portrait de M. Jean Boué. Réaliste et empreint de spiritualité, il dépasse le stade photographique, toujours momentané, et révèle la psychologie profonde d'un homme d'affaires aisé, quelque peu blasé, sûr de lui, mais non exempt de responsabilités et de soucis.

La signature «P.L. Bouvier» est disposée à l'horizontale, en bas, à droite. Ce portrait fut exécuté durant l'exil du peintre et de sa famille, partis à Hambourg, au temps de la Terreur[2]. Le personnage, assez âgé, est encore vêtu à la mode de la fin du XVIIIe siècle. Il porte la perruque poudrée, à rouleaux, qui laisse dégagé le bas de l'oreille. Son habit cossu, en drap noir, est rehaussé par quatre boutons de jais, entaillés sur le pourtour. Il met en relief le gilet de soie vieil-or, richement broché, qui s'entr'ouvre sur un jabot plissé et un col de chemise drapé, en lingerie très fine. Comme l'indique le ventre rebondi, quoique sans excès, nous avons sous les yeux un épicurien aimable qui, sans passion excessive, devait apprécier les plaisirs de la table. Le fond est vivement éclairé par une sorte de «spot» lumineux. Jaune clair en son centre, il passe au gris-vert, puis au gris-brun, évoluant vers le brun-roux. Cette tache de lumière se développe à hauteur de l'épaule gauche et projette un liseré clair sur le contour de l'habit noir. Le regard scrutateur du personnage fixe intensément le spectateur. La vigueur des contrastes picturaux révèle le caractère énergique de cet homme très distingué. Une ombre forte, en brun-orangé, souligne la portion gauche du visage, la projection du nez et du menton. Ici aussi, un contraste avec le traitement de la joue droite, tout en finesse et où les ombres sont imperceptibles, renforce, par opposition, le noir de l'habit. Il y a là, malgré une gamme limitée de couleurs, un jeu de tons très habile qui a pu être obtenu par ces oppositions très étudiées.

Une autre œuvre de Pierre-Louis Bouvier, peinte à Hambourg, signée et datée de 1798, représente Suzanne de Chapeaurouge, épouse Boué, marraine de la fille cadette de l'artiste. Il semble probable qu'il s'agisse du «portrait de

2. P.-L. Bouvier. Portrait en miniature de Guillaume, dit Willy de Chapeaurouge. Non signé. Vers 1798. Collection M. de Chapeaurouge, Hambourg.

3. P.-L. Bouvier. Portrait en miniature de Marie-Catherine de la Corbière, épouse de Jean-Jacob de Chapeaurouge. Signé et daté 1806. Collection particulière, Londres.

femme» dont parle L.R. Schidlof[3] et que cet auteur dit avoir été exécuté en 1798. Ainsi se trouve identifiée une œuvre, dont j'avais antérieurement signalé l'existence, sans pouvoir dire qui elle représentait. Ce renseignement m'a été communiqué par le Dr Charles-Edmund de Chapeaurouge, juriste, à Hambourg. Il consacre ses loisirs à compléter les documents réunis sur sa famille par divers auteurs et, en ce qui concerne miniatures et dessins, par le Professeur Röthel, avant 1933, puis par le Dr H. Sieveking que la mort a surpris en 1954, laissant abandonnée la tâche qu'il menait. Grâce à ces diverses et successives interventions, il a été possible de découvrir que ce portrait avait passé par héritage dans la collection de la famille Ripley et que, vers les années 1930, il se trouvait à Walton-on-Thames, Angleterre[4].

Une troisième miniature de la période hambourgeoise de Pierre-Louis Bouvier se trouve, aujourd'hui, à Hambourg, dans la collection du frère du Dr Charles-Edmund de Chapeaurouge (fig. 2)[5]. Cette œuvre est indubitablement de Bouvier, bien que ni signature ni date n'y figurent. Mais elle possède toutes les caractéristiques propres à ce peintre, outre que l'on sait, comme je l'ai signalé[6], que l'artiste peignit à Hambourg, au temps de son exil, un portrait de Willy de Chapeaurouge, lequel coïncide précisément avec Corneille-Guillaume de la présente miniature. Ce personnage vécut de 1773 à 1819. Commerçant à Hambourg, il avait épousé, en premières noces, Jeannette Glashoff, de Lübeck. Devenu veuf, il se remaria avec Jeanne-Julia-Judith Bordier, une Genevoise. Corneille-Guillaume a posé, légèrement de trois-quarts, devant un paysage qui symbolise ses goûts et ses activités. A droite sont évoqués les charmes de la campagne, par un jeune frêne qui s'élance vers un nuage immaculé, dans un ciel d'azur très pur. A gauche, on voit l'aube naître sur une rade où naviguent divers bateaux, auprès desquels un deux-mâts élégant semble prêt à appareiller. Mais un ciel très lourd annonce le gros temps, et les aléas de la haute-mer.

Le visage de Corneille-Guillaume se caractérise par un nez aquilin très long, qu'accentue, sur l'arête, un trait à la sanguine qu'on eût souhaité plus léger. Les yeux et les sourcils, très allongés, confèrent une expression rêveuse au visage où, cependant, les lèvres aux commissures serrées révèlent énergie et décision. La joue gauche s'illumine de tonalités vives qui sont, d'ailleurs, un reflet du col directoire, d'un rouge vermillon très clair. Elles passent du rose au rouge-orangé, et se combinent avec des gris très clairs qui accentuent l'expression bénigne, non exempte de malice. Le vêtement, outre l'extraordinaire col rouge, consiste en une jaquette bleu-cobalt, un gilet abricot-clair, finement rayé de bleu et une chemise immaculée, au col drapé et enroulé à la mode du temps, et qui s'achève par un gros nœud-papillon. Charme et spontanéité se dégagent de ce portrait aux coloris rares, et pleins de fraîcheur. Il a été peint à la gouache, sur un carton de 7 cm de diamètre.

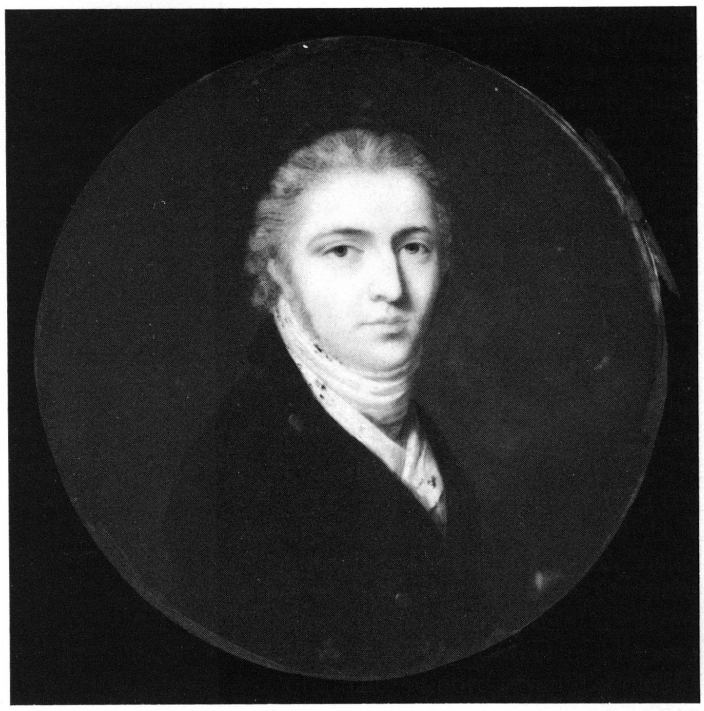
Un quatrième portrait, peint en Suisse, cette fois, par Pierre-Louis Bouvier, avait été mentionné dans le Catalogue de l'*Art ancien*[7] et avait figuré à l'Exposition de 1896. (J'en ai dit un mot dans ma plaquette). Il est reproduit dans le «Deutsches Geschlechterbuch», consacré aux familles bourgeoises de Hambourg (fig. 3)[8].

Cette miniature, signée et datée 1806, représente Marie-Catherine de la Corbière (1756-1810), épouse de Jean-Jacob de Chapeaurouge (1750-1789). Elle appartenait à une noble famille du Genevois, issue du Pays de Gex. Connue depuis le XIIIe siècle[9], elle est apparentée à celle des Châteauvieux, lesquels descendaient, en partie, des Duyn de Challex[10]. Marie-Catherine de la Corbière prit part, avec son mari, à la création de la société «De la Corbière-De Chapeaurouge & Co», qui fut fondée à Saint Germain[11]. En 1794, elle se réfugia à Rolle.

Le Professeur H. Sieveking a retrouvé ce portrait à Londres, dans la collection de M. H. Derek Ripley. Peint à la gouache, il mesure 9 cm de haut.

Marie-Catherine de la Corbière est assise, presque de face, sur un canapé dont on devine le dossier rigide. Elle se détache sur un fond clair. Elle est coiffée d'une toque fort originale, au bord tuyauté et qui dégage une tresse disposée en couronne sur son front. Il s'en échappe des mèches fines et bouclées.

Elle est vêtue d'une robe sombre, de style Empire. Le décolleté profond et ovale est bordé d'un galon ajouré et perlé. Les yeux très clairs et intelligents, les lèvres volontaires, rendent cette physionomie intéressante.



4. P.-L. Bouvier. Portrait en miniature de Charles Kemble. Signé et daté. Collection Mme Eileen Argyris, Angleterre.

Mme Eileen Argyris, conserve, dans sa collection, à Tunbridge Wells, dans le Kent, deux miniatures d'une parfaite maîtrise. La première de ces miniatures (fig. 4) représente le portrait de Charles Kemble (1775-1854), dont le nom anglo-saxon signifie «royally bold»[12]. Ce citoyen britannique, ancêtre de Mme Argyris fit peindre son portrait à Genève, lors d'un de ses séjours en Suisse. D'ailleurs, son frère, John-Philip Kemble (1757-1823) s'était fixé à Lausanne où il décéda. Les Kemble proviennent d'une famille de propriétaires terriens, établis, dès le début du XVIe siècle, dans le Herefordshire. Charles Kemble possédait à Londres une maison, sur l'emplacement actuel du British Museum. Il était aussi propriétaire et directeur d'un théâtre à Londres. En 1806, il avait épousé Marie-Thérèse de Camp, fille d'un officier français.

La miniature est peinte à la gouache sur un support découpé dans une carte à jouer de 6,5 cm de diamètre. Sur un fond bleu-vert que le temps a assombri, le buste de M. Kemble, de trois-quarts, se détache avec la netteté d'un émail. Les cheveux ondulés, d'un roux ardent, semblent avoir posé à l'artiste un problème difficile, comme ce fut le cas pour le portrait de Senebier, antérieur de plusieurs années[13]. Le teint nacré ressort avantageusement sur la jaquette bleu-foncé aux reflets veloutés. Des boutons dorés la rehaussent. Le gilet blanc s'orne de ponctuations bleu-foncé. Ceci donne à l'ensemble un style sévère qui rappelle celui des camées antiques. La chemise est d'un beige légèrement rosé qui, formant transition entre les tons durs mis de part et d'autre, adoucit quelque peu la rigidité provoquée par un dépouillement trop rigoureux. Le col drapé forme, autour du cou, un enroulement noué, en guise de cravate. Sur la joue gauche du personnage, les ombres empruntent leur gamme à la chevelure et se développent du roux au brun-orangé. Ceci accroît la valeur du gris-bleu des yeux, au regard pensif. La joue droite, au contraire, est d'un ocre très pâle. Cette utilisation des contrastes dans la manière de peindre se retrouve dans le portrait de M. Jean Boué (fig. 1).

La seconde des miniatures (5,5 × 4 cm) révèle toutes les qualités caractéristiques de Bouvier: finesse extrême, délicatesse et précision, jointes au souci d'exprimer la psychologie profonde du sujet (fig. 5). L'incomparable rendu de la robe vaporeuse de la fillette, à la mode de 1808 à 1810, au corsage tout orné de valenciennes, est d'un beige-rosé vibrant. Un mince ruban bleu marque la taille très haute. On y a suspendu une pensée, jaune et violette qui évoque

5. P.-L. Bouvier. Portrait en miniature d'une fillette de la famille Kemble. Non signé, non daté. Collection Mme Eileen Argyris, Angleterre.

la réflexion de cette adorable petite fille dont le regard profond et interrogatif émeut. La chevelure, d'un beau châtain à reflets dorés est coupée très court, mais une frange irrégulière découvre en partie le front. Le regard clair et plein de précoce dignité, s'harmonise avec le teint éblouissant. Une impression de grande pureté se dégage de cette petite fille. Le fond ovale est du gris-roux que j'ai appelé la «couleur poil de lièvre» très typique des miniatures de P.-L. Bouvier. Malheureusement, l'ivoire est fendu du haut en bas, mais à côté du personnage. De plus, on aperçoit, sur la gauche, une longue écaillure du fond, là où, jadis, put se trouver la signature de l'artiste.

M. Jacques Bodinier, de La Baule (France) m'a communiqué l'existence d'un petit tableau de sa collection, peint sur toile et monté sur châssis ancien[14]. Il estime que ce tableau n'est autre que l'étude préparatoire du bel émail, représentant l'Impératrice Joséphine Tascher de la Pagerie, que conserve le Musée de la Malmaison[15].

Cet émail remarquable est signé et daté de 1812 (fig. 7). Il est, non sans raisons, considéré comme le plus beau des portraits de Joséphine. Le petit tableau de M. Bodinier (fig. 6) mesure 29 × 24,5 cm[16]. L'absence de signature, écrit M. Bodinier vient précisément, du fait qu'il n'était qu'une étude préparatoire, car il est impossible de réaliser sans modèle un émail aussi parfait. Il n'est pas douteux que ce beau portrait de l'Impératrice des Français, représentée ici en majesté, dans un somptueux décor à l'Antique, a été peint par Bouvier, d'après nature, dans les derniers jours qui précédèrent la disgrâce: 1809 ou 1810[17]. Les paupières rougies indiquent un certain désarroi, de même que le regard introverti. Cet aspect réaliste a été corrigé sur l'émail, qui exprime un calme majestueux, et un demi-sourire, absents ici.

Mais, de part et d'autre, les proportions du corps sont identiques, très différentes de celles que l'on peut voir sur les portraits peints par Prud'hon, par Constantin et par d'autres artistes du temps. L'impératrice se détache en buste dans un palais de style romain, un peu pesant, mais imposant, fait de colonnes géantes sur socle, et de pilastres cannelés aux chapiteaux ioniques, avec, au fond, deux portiques en plein cintre qui s'ouvrent sur un parc aux frondaisons automnales. Elle est assise dans la pénombre, un peu sinistre, de ce palais devenu trop écrasant pour sa fragile personne. Elle ne reçoit que l'hommage des fumerolles bleutées qui s'échappent d'un brûle-parfum en bronze, en forme de trépied.

Son siège, en bois précieux, est arqué et sculpté de petits amours qui supportent avec peine le joug du dossier. La dorure du fauteuil, tout comme le cou, la joue et le bras gauche de Joséphine reçoivent les reflets empourprés d'un feu, allumé devant la souveraine déchue. On ne pourra manquer, pourtant, d'être surpris par le contraste trop marqué entre les joues très colorées, et le cou, les seins et les bras dont la paleur de nacre est vraiment splendide[18].

La perfection de ce portrait est remarquable. Les cheveux sombres sont retenus par un magnifique diadème, plus élégant et mieux assorti au pectoral que ne l'est le double diadème en turquoises sur l'émail de 1812 (fig. 7); mieux assorti aussi aux pendants d'oreilles qui eux, sont identiques sur les deux œuvres. Quatre têtes de plumes d'autruche blanches, qui n'apparaissent pas sur l'émail, complètent la tenue d'apparat avec un manteau de velours écarlate qui, enveloppant l'avant-bras droit, contribue à animer l'austère décor.

Le traitement du cou, du buste et de la robe vaporeuse en satin bleuâtre, recouvert de gaze pailletée est admirable; le modelé des chairs, plus nuancé est plus précis que sur l'émail. Les minuscules abeilles qui forment les paillettes de la robe sont ici dorées; elles sont argentées sur l'émail.

On constate donc quelques différences notables entre le tableau Bodinier et l'émail de la Malmaison. Rien d'étonnant à cela, si trois à quatre années se sont écoulées entre ces deux portraits: l'artiste a réadapté l'émail aux circonstances nouvelles. Il semble donc évident, même si le tableau Bodinier a inspiré l'émail, que chacune de ces

œuvres conserve sa personnalité, et possède des qualités très extraordinaires. Chacune démontre le savoir-faire de P.-L. Bouvier et le raffinement auquel il sut parvenir[19].

L.-R. Schidlof affirme[20] avoir vu à Londres, un très beau portrait de l'Impératrice Joséphine, peint par Bouvier. Mais, étant sur une plaque d'ivoire, il ne peut s'agir du tableau Crozat-Bodinier. Il reste donc encore des œuvres à découvrir. Firmin Massot peignit aussi un beau portrait de Joséphine[21] mais comme il était incapable de peindre d'autres fonds qu'unis, il ne peut être l'auteur de la petite toile de la figure 6.

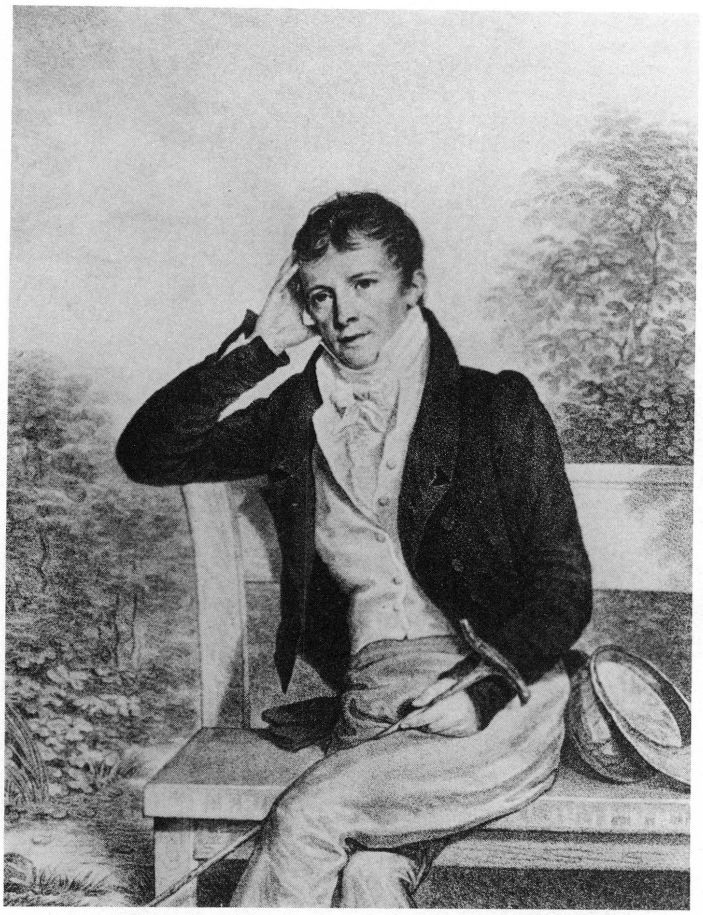
Au milieu du siècle passé, Jane (ou Jenny) de Chapeaurouge, épouse de Horace Ripley, possédait trois miniatures de P.-L. Bouvier[22]. Le Dr Charles-Edmund de Chapeaurouge m'a fourni les renseignements suivants sur ces portraits: sur le premier, nous connaissons fort peu de chose. Il représente Ami de Chapeaurouge (1800-1869), Docteur en droit, commerçant et sénateur de Hambourg. Ce portrait, signé et daté de 1826 fut exécuté à Paris. De forme ovale, il est peint à l'aquarelle sur un papier de 11 × 9,5 cm, collé sur une feuille de 23 × 17,5 cm.

Les deuxième et troisième portraits ont été retrouvés à Londres, chez M. H. Derek Ripley par le professeur Röthel. Ils représentent Dauphin-Jean de Chapeaurouge (1770-1827), époux de Elisabeth-Dorothée Glashoff. Il devint, en 1798, associé de la firme «De Chapeaurouge & Cie», après avoir collaboré dans une autre des sociétés familiales. Il fonda, en 1819, une filiale à Paris ce qui explique pourquoi ces deux portraits furent exécutés dans cette ville. Dauphin-Jean de Chapeaurouge fut aussi membre de la Chambre de Commerce de Hambourg et député pour le port et la navigation. Il devint Ancien de la Communauté française réformée de la ville hanséatique où les contacts lointains avec l'ancienne mère-patrie semblent s'être longtemps maintenus[23].

Le deuxième portrait (fig. 8) est daté de 1826[24]. Le personnage paraît jeune encore. Fin et racé, il est assis sur un banc de bois, dans un parc. Accoudé au dossier du banc, il a la tête appuyée sur la main droite; de l'autre main, il tient une canne; ses jambes sont croisées. Une casquette de cavalier gît à ses côtés, sur le banc. Il est vêtu d'un pantalon et d'un gilet clairs qu'accompagne une veste foncée. De ce visage émane une expression de finesse et de vive intelligence.

6. P.-L. Bouvier. Portrait de l'Impératrice Marie-Josèphe-Rose Tascher de la Pagerie, dite Joséphine. Huile sur toile. Collection M. et Mme Jacques Bodinier, France.

7. P.-L. Bouvier. Portrait en émail de l'Impératrice Joséphine. Signé et daté 1812. Musée de la Malmaison, Rueil-Malmaison.



8. P.-L. Bouvier. Portrait en miniature de Jean-Dauphin de Chapeaurouge. Signé et daté 1826. Collection particulière, Angleterre.

9. P.-L. Bouvier. Portrait de Pierre-César Labouchère. Signé et daté 1828. Collection M. Jacques de Labouchère, Paris.

Le troisième portrait, représentant aussi Dauphin-Jean de Chapeaurouge, est daté de 1827, l'année même de sa mort. Il n'est connu que par cette mention sommaire et nous espérons, dans une prochaine publication, en faire état plus précisément.

Le très beau portrait de Pierre-César Labouchère (fig. 9), est conservé à Paris, dans la collection de M. Jacques de Labouchère. Peint à l'huile et à la gouache sur ivoire (13 × 11 cm), il est signé à côté de l'épaule gauche du sujet et daté 8 *bre* (octobre) 1828. M. de Labouchère, descendant des Liquier-Cazenove eut, parmi ses ancêtres des Doxat de Champvent, des Martin, des d'Illens, outre des Le Fort et des Le Noir[25], familles avec lesquelles Bouvier entretenait des alliances de parenté ou des liens amicaux.

Pierre-César Labouchère (1772-1839), était le contemporain du peintre. Il devint associé dans la banque hollandaise Mees et Hope, N.V., d'Amsterdam[26]. Pierre-César Labouchère avait cinquante six ans lorsque P.-L. Bouvier fit son portrait. Une calvitie à ses débuts découvre son crâne assez bombé. Sur les tempes, les cheveux longs et grisonnants sont peignés vers l'arrière. Le teint est frais et délicat. Il contraste avec les yeux au regard fatigué. Le vêtement, plein de recherche, quoique sans excessive affectation, se compose d'un gilet jaune d'or sur un pantalon gris-bleu, le tout en partie dissimulé par un confortable veston-cape en velours noir, dont on aperçoit la doublure rouge-grenat. Le col de la chemise, aux pointes largement évasées engonce le bas des joues, de part et d'autre du menton. Mais la cravate enroulée, en fine lingerie blanche, a conservé le style Directoire et se termine par un nœud-papillon. La main droite, fine et habilement représentée, a les doigts repliés, sauf le pouce et l'index qui sont tendus parallèlement vers le bas, en un geste de possession qui renforce l'autorité dont le personnage, apparemment, aime à se revêtir. Le fond de ce tableau ovale est d'un très joli gris-bleuté qui s'assombrit vers les bords, laissant entre la tête et l'épaule gauche du

modèle, une sorte d'auréole couleur «poil de lièvre», c'est-à-dire gris et roux alternés. Un cadre doré et mouluré complète ce très beau portrait[27].

Parmi les œuvres signées de P.-L. Bouvier, deux ont passé en vente publique à Paris en 1982[28]. La première de ces miniatures sert de couvercle à une boîte en écaille. Elle représente le comte de Beaujolais, enfant (1779-1808). Ce prince, frère de Louis-Philippe d'Orléans, futur roi des Français, était le petit-fils du célèbre Philippe-Egalité, et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre. Ce portrait, signé, a dû être peint du temps où P.-L. Bouvier poursuivait, à Paris, ses études artistiques. Il est empreint du maniérisme, caractéristique du règne de Louis XVI. Le jeune prince est représenté dans un vignoble. Il charge sur son dos une hotte remplie de raisins.

Le second portrait est signé et daté de 1798; comme il correspond à la période de l'exil du peintre à Hambourg, il n'est pas impossible qu'il représente Jean-Jacob de Chapeaurouge, cité dans le Catalogue d'Art ancien, à l'Exposition nationale suisse de 1896[29]. Celui-ci mentionne un portrait peint, cette année-là, par Bouvier, sous le nom de «Portrait de Jacques de Chapeaurouge».

On a voulu attribuer à Pierre-Louis Bouvier une série de miniatures, non signées, mais la plupart d'entre elles doivent être rejetées. Parmi celles-ci il convient de citer le portrait sur ivoire d'Hermann-Albrecht Insinger (1757-1805), armateur et importateur, fondateur à Amsterdam de la firme «Insinger et Prins»[30]. Bien que ce portrait offre quelques analogies avec celui du guide Balmat[31], sa conception esthétique ne permet pas de l'attribuer à P.-L. Bouvier. Une autre miniature, appartenant à M. Fleischmann, Cincinnati (U.S.A.), acquise chez Sotheby à Londres, a été attribuée à Bouvier par ce collectionneur. Malheureusement, il est impossible de porter un jugement définitif sur examen d'une simple photographie.

Il est cependant certain que d'autres œuvres de Pierre-Louis Bouvier réapparaîtront, tôt ou tard, et nous feront encore connaître d'autres aspects de son brillant talent.

[1] E. della SANTA, *Pierre-Louis Bouvier, peintre et miniaturiste genevois (1765-1836); biographie de l'artiste,* Genève, 1978; *Album,* Nyon, 1978. J'insiste sur la date de naissance de P.-L. Bouvier qui est 1765, non 1766, comme l'affirment, erronément, la plupart des historiens d'art.

[2] *Ibid., Biographie,* p.22.

[3] L.-R. SCHIDLOF, *La miniature en Europe aux XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles,* t. I, Graz, 1964, p. 110; E. della SANTA, *op. cit.,* p. 23 et n° 111.

[4] Fiches communiquées par le Dr Charles-Edmund de Chapeaurouge, d'après les données recueillies par le professeur Röthel, de Munich et par le docteur H. Sieveking, historien d'art à ses heures et apparenté aux Chapeaurouge.

[5] Fiches citées du Dr Charles-Edmund de Chapeaurouge; *Genealogischer Handbuch Bürgerlicher Familien,* éd. Dr Jur. B. Koerner, Görlitz, 1913, pl. qui suit la p. 72.

[6] E. della SANTA, *op. cit.,* p. 23.

[7] *Catalogue de l'Art ancien,* 1896, p. 44, n° 585.

[8] *Genealogischer Handbuch, op. cit., loc. cit.*

[9] *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse,* t. 2, Neuchâtel, 1924, p. 485, col. 1-2. Ils possédèrent le vieux château de la Corbière, dans l'Ain. Plus tard, au XVIe siècle, la seigneurie de Châteauvieux eut la juridiction sur Challex, Dardagny, Malval et Russin, lorsqu'elle fut inféodée aux Bernard.

[10] *Ibid., loc. cit.*

[11] *Genealogischer Handbuch, op. cit., loc. cit.* Je ne sais s'il s'agit du quartier de Saint-Germain à Genève, ou de Saint-Germain-en-Laye, près de Paris.

[12] *Surnames of the United Kingdom,* 1969. Ces renseignements m'ont été aimablement communiqués par Mme Eileen Argyris.

[13] E. della SANTA, *op. cit.,* p. 26.

[14] Ce tableau a été offert à M. et Mme J. Bodinier par la veuve du célèbre collectionneur Crozat, de Neuilly, en 1954. Cf. lettre de M. Bodinier.

[15] *Ibid.,* p. 32; *Album, op. cit.,* couverture et pl. XIII; Marie-Josèphe-Rose Tascher de la Pagerie, dite Joséphine. L'émail a été donné au musée de la Malmaison en 1939 par M. Accary. Inv. MM 40-47-7189. Ces renseignements m'ont été fournis par M. G. Hubert, conservateur de ce musée. Cf. lettre du 15 septembre 1977.

[16] Lettre de M. Jacques Bodinier, La Baule, 30 avril 1985.

[17] *Ibid.;* E. della SANTA, *op. cit.,* p. 32 et n° 180.

[18] Il convient de noter que, sur le visage, comme sur les colonnes de l'arrière-plan, se devinent des fendillements que l'on dut, à un moment donné, oblitérer. Cependant, M. Bodinier assure qu'aucun repeint n'est décelable, chose presque impossible à admettre. Les fendillements qui traversent les joues du modèle sont encore visibles et donnent l'impression qu'une voilette couvre le haut du visage.

[19] Il peut paraître étonnant qu'un tel artiste laisse les Genevois aussi indifférents: ils ont donné le nom de rues ou de places à Töpffer et à d'autres artistes contemporains, mais ne l'ont jamais fait pour le lointain descendant des comtes de Haute-Bourgogne qui a aussi, dans ses veines, du sang des anciens comtes du Genevois. On regrettera, de même, que Heinz E.R. Martin ait ignoré, ou feint d'ignorer son existence, dans le chapitre de son livre spécialisé, consacré à la miniature en Suisse: *Miniaturen des Rokoko, Empire und Biedermaier,* Munich, 1981, pp. 113-114.

[20] R.-L. SCHIDLOF, *op. cit., loc. cit.*

[21] LOUIS GIELLY, *L'Ecole genevoise de peinture,* Genève, 1935, p. 219.

[22] Fiches de Chapeaurouge, *cit.*

[23] *Ibid.*

[24] Ce portrait a été publié dans le *Deutsches Geschlechterbuch.* (cf. *Genealogischer Handbuch, op. cit.,* pl. qui suit la p. 72). Mais, peu de Genevois ont eu l'occasion de consulter cet ouvrage et, vu l'intérêt du portrait, je crois bon d'en redonner la reproduction.

[25] Tableau généalogique des Liquier, en possession de M. Jacques de Labouchère, Paris.

[26] M. Jacques de Labouchère m'a communiqué, en photocopie, la curieuse couverture illustrée du livre, écrit en anglais, que M. Marten G. Buist a consacré à cette banque. Elle représente le portrait d'une famille nombreuse, destiné sans doute à inspirer confiance à la clientèle. On peut imaginer que le portrait collectif de la famille Le Maire, peint en 1813 à Maley, près de Lausanne, par P.-L. Bouvier, fut de la même veine. On le connaît par une lettre qu'adresse Rodolphe Töpffer, cette année-là, à M. Domergue, de Clermont dans le Puy-de-Dôme, où il fait l'éloge du portrait: «...Mr Bouvier y a été pendant une quinzaine de jours pour faire le

portrait de la famille, il a parfaitement réussi ce qui n'est pas une petite affaire lorsqu'il faut loger 8 visages car il y a jusqu'à la grosse tante qui fait masse principale *et de rigueur* sur le devant, et dont l'énorme derrière prête beaucoup à l'artiste pour la modulation différentielle. Mlle Nanine y est aussi». (cf. BPU. Lettres de Rodolphe Töpffer et de quelques membres de sa famille. Ms. sup. 441, document n° 5, juillet 1813). L'existence de cette lettre m'a été aimablement signalée par M. Daniel Ryser. Qu'il en soit remercié ici. Maley près de Lausanne était un ancien franc-alleu, que son seigneur dut abandonner aux Bernois. Ceux-ci, en 1696, le vendirent aux Le Maire qui le possédaient encore au début du XIXe siècle; E. MOTTAZ, *Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud,* t. I, Lausanne, 1921, pp. 183-184. Il est cependant dangereux d'affirmer que le portrait collectif qui illustre la couverture du livre de M. Buist (rédigé en anglais sous le titre latin *At spes non fracta,* s.d.) correspond avec celui peint par Bouvier à Maley. Tout au plus, procédait-il de la même veine, en faveur à l'époque.

[27] M. Jacques de Labouchère m'a envoyé la reproduction d'une toile de plus d'un mètre de haut qui ornait l'escalier de la banque à Amsterdam. Il est certain que cette copie n'est pas de Bouvier: outre qu'elle est sans vie, la main gauche, pendante, est très maladroitement exécutée, excluant qu'un artiste averti en soit l'auteur.

[28] Article signé Sylviane HUMAIR, *Figaro littéraire*, 19-20 mars 1983. La vente eut lieu chez Christie's le 15 juin 1982.

[29] E. della SANTA, *op. cit.,* p. 23, d'après le *Catalogue d'Art ancien* à l'exposition nationale suisse, 1896, n° 580 qui fait mention d'un portrait de Jacques (-Jacob en Allemagne) de Chapeaurouge (p. 43).

[30] Ces renseignements, accompagnés d'une photocopie du portrait de M. Insinger m'ont été communiqués par M. J. de Labouchère (Cf. Lettre de Paris, 22 décembre 1984).

[31] E. della SANTA, *op. cit.,* p. 27; *idem,* pl. XXIII, fig. en bas, à gauche. C'est en août 1786 que Jacques Balmat partit de Chamonix et guida le Dr Paccard jusqu'au sommet du Mont-Blanc qu'ils vainquirent avant de Saussure. C'est pourquoi le portrait de Balmat doit être classé entre les années 1786 et 1789, non, comme je l'ai fait, dans les premières années du XIXe siècle. Cf. A. DE MONTET, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois,* t. 2, Lausanne, 1878, article «de Saussure», p. 449.

Crédit photographique:
Documentation de l'auteur.